

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 30 (1972)

Heft: [1]: La contestation peut-elle conduire à une éthique nouvelle?

Artikel: Les formes de contestation de la jeunesse latino-américaine

Autor: Moyano, Margarita

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-136919>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les formes de contestation de la jeunesse latino-américaine

Mlle Margarita Moyano *

Secrétaire des Jeunesses catholiques latino-américaines,
Buenos-Aires

Mon exposé ne s'inscrit pas tant dans la ligne d'une analyse sociologique ou psychologique. Il ne s'agira pas non plus de tenter un plaidoyer en faveur des jeunes. Il faut être réaliste: je ne crois pas que la majorité des jeunes soit aujourd'hui porteuse de ce dynamisme contestateur; en général, il s'agit plutôt de minorités, et au sein de celles-ci, la contestation n'est même pas toujours très sérieuse. Souvent superficielle et incohérente, elle comporte néanmoins, je crois, un élément positif qui nous contraint à en rechercher la nature.

L'exposé de M. Dominicé et le mien parlent des jeunes; les suivants ne s'y référeront pas en particulier. Personnellement, je livrerai quelques réflexions, plus ou moins élaborées, tout à fait discutables, fruit de nombreux contacts avec des jeunes — du tiers monde notamment — et dans le cadre de la Communauté internationale de Taizé, où l'animation d'une rencontre m'a été confiée. D'ailleurs, lorsque je tenterai de déceler les intuitions qui se font jour actuellement, je ne me limiterai pas à celles des jeunes, car il en existe aussi chez les adultes. Lors d'une réunion récente avec des dames âgées, j'ai été émerveillée de constater à quel point il existe une complicité entre le « troisième âge » et les jeunes. Parmi ces derniers, on expliquait: « C'est parce qu'elles sont plus sages », « elles ont le temps de réfléchir, alors que l'adulte dans la force de l'âge est trop absorbé par la vie, les soucis, les responsabilités »... Ce n'est pas le lieu d'en discuter ici, mais peut-être y a-t-il là matière à constat.

Que nous révèlent ces intuitions? Comment nous interpellent-elles, nous, adultes? C'est bien là, me semble-t-il, l'objet des présentes journées. On m'a demandé de me référer en particulier aux jeunes d'Amérique latine, d'où je suis originaire. Il est clair que pour comprendre le défi auquel doit faire face la jeunesse de ce continent, il faut situer celle-ci dans le contexte socio-politique. Je serai brève à ce sujet, d'autant plus que la compétence me fait défaut. Sommairement, disons tout de même qu'il s'agit d'un continent sous-développé. Or, cette affirmation est ambiguë. Comment la préciser? Il est — pour adopter un schéma simpliste — deux interprétations possibles du sous-développement:

- la première, selon laquelle une société est considérée comme retardée — en général, mais dans les domaines économique et technologique en particulier — par rapport à d'autres sociétés jugées plus développées;
- la seconde, qui se réfère à un processus historique, né de l'expansion du capitalisme industriel et dirigé vers les régions qui constituent aujourd'hui le tiers monde.

* Professeur de langues à Buenos Aires; ex-présidente de la Fédération mondiale de la jeunesse catholique; auditrice laïque au Concile Vatican II à Rome; experte laïque à la 2^e Conférence épiscopale latino-américaine à Medellin, Bolivie en 1968; actuellement animatrice de la préparation du Concile des jeunes, ainsi que des rencontres internationales de Taizé, France.

De toute évidence, la première de ces conceptions est issue du « monde développé ». Celui-ci propose des solutions modernisantes, visant le perfectionnement d'une société, plutôt que sa transformation. On encourage donc des réformes, en vue d'accélérer plus ou moins la transition d'un type de société prétechnologique à une société capitaliste moderne; et c'est pourquoi l'on parle de « sociétés en voie de développement ». Il faut reconnaître pourtant que dans son ensemble, l'Amérique latine vit un processus de sous-développement de plus en plus manifeste, plein de contradictions: la société ne veut être ce qu'elle est; elle ne peut être ce qu'elle veut. Au fond, il s'agit d'une situation de *dépendance*: culturelle, économique, politique... d'une réelle colonisation extérieure, qui s'appuie, à l'intérieur, sur une colonisation des groupes dominants. Il s'ensuit, entre autres, une marginalisation de plus en plus grande de la population par rapport à la prise des décisions. Il s'ensuit aussi une société répressive, où règne la violence d'un « ordre établi », avec tout ce que cela comporte d'instabilité politique, de militarisme, etc. Il faut terminer ici cette description, malgré son caractère sommaire.

Face à cette situation, *des* jeunes — je m'interdis de parler de *la* jeunesse! — se révoltent, et souvent désespérément, sous une forme de violence armée. On peut se demander s'il s'agit vraiment là de la stratégie la plus efficace pour la libération du continent. J'en doute beaucoup; je respecte ceux qui choisissent cette voie, tout en ne la partageant pas. Indépendamment des questions éthiques à discuter ici, le point de vue purement stratégique ne me convainc pas.

L'autre forme de révolte, la contestation révolutionnaire, entend radicalement transformer la société, et ne pas se limiter à une interprétation ou à une explication; de là, le sens plus ou moins aigu de l'engagement social — il vaudrait mieux dire politique. A ce point de la réflexion, il me semble que nous devrions nous mettre d'accord quant à l'inévitable dimension politique de toute action humaine, même la plus privée en apparence. Tout acte comporte, en effet, un caractère social, qui transcende l'individu, mais aussi une expression *politique*, car cette transcendance est toujours en rapport avec le maintien ou le changement de la société. Dès lors, il est clair qu'une éthique visant le maintien d'un certain ordre tend à rétrécir le champ opérationnel du politique, en dépolitisant passablement de sphères de l'activité humaine. Par contre, toute éthique du changement tend à élargir, à rendre plus universelles la conscience et l'action politiques. Cela est clair en Amérique latine, mais aussi en Europe, et de plus en plus. Certains dualismes existent, qu'il s'agit de surmonter: la morale, l'éthique, la conscience, d'un côté; la politique, de l'autre. Ainsi, le refus du service militaire est-il lié à la conscience ou d'ordre politique? Peut-on dissocier les deux termes? Cela est discutable.

Il est évident que cette dépolitisation est propre au monde riche. L'homme y devient, en effet, producteur et consommateur. Aussi de nombreux jeunes refusent-ils un développement technologique qui les amènerait à perdre le contrôle du « pourquoi » de leur activité historique, à une société qui n'ait point de réponse au « pourquoi vivre? » et « pourquoi mourir? ». Dans le tiers monde, il est vrai, la révolution est dirigée tant contre l'impérialisme extérieur que contre le colonialisme intérieur. Mais elle est aussi antitechnocratique: on sent se profiler à l'horizon le mode de développement des pays riches; on le redoute, même si l'on s'en réjouit inconsciemment. On en arrive donc à une lutte contre le « développementisme », contre les mécanismes de domination, économiques en particulier. Certains jeunes refusent donc l'individualisme libéral, et même leur conception de la liberté prend une dimension sociale: « Ma liberté, c'est celle de mon frère », me disait

récemment un Africain. Un autre, souhaitant la libération de la femme, en donnait la raison suivante: « Si elle n'est pas libérée, moi, je ne le suis pas non plus! » Je me demande dans quelle mesure les hommes, en général, ressentent leur libération liée à celle de la femme. La question est identique s'agissant de l'aide des pays riches au tiers monde. De plus en plus, les jeunes ressentent le besoin de vivre *avec* les autres. C'est pourquoi les années récentes ont été marquées par une recherche de communion et par un dialogue avec les adultes, dont le premier pas est souvent accompli par les jeunes eux-mêmes. En Amérique latine, ceux-ci deviennent, de plus, conscients d'être un *peuple*, d'entrer ensemble dans un projet historique à créer — non à subir — et à recréer constamment: projet qui doit tendre à la libération totale de chaque homme et de chaque peuple. Ces jeunes s'opposent au maintien de réalités injustes et, partant, au replâtrage et à l'assistentialisme. Ils entendent travailler avec les autres à une transformation *radicale* de la société. En usant de cette épithète, il importe d'être cohérent: ne s'agit-il pas d'un tour complet, donc, d'une révolution, au sens le plus précis du terme? Créer l'histoire, recréer la société: plutôt que de développement, souvent limité aux domaines économique et technologique, l'Amérique latine préfère parler de *libération*: des oppressions, des servitudes, à partir de l'égoïsme humain; mais aussi libération d'*énergie*. « De quel droit allons-nous proposer au tiers monde notre modèle de développement, comme s'il s'agissait du seul possible? » disait un jeune Occidental au cours d'une rencontre récente, « et ce d'autant plus que notre modèle est contesté, parce que jugé insatisfaisant! »... En Amérique latine, une théologie de la libération se développe depuis quelque temps, dont le point de départ — et c'est là tout l'intérêt — fut la conscience de cette situation de dépendance que nous évoquons plus haut. On parle, dès lors, d'une libération conçue comme un *passage*: analogue à celui du peuple d'Israël, de la servitude à la libération, ou encore à celui du Ressuscité, de la mort à la vie. Les chrétiens savent que le passage pascal est la libération en germe, qui sera atteinte un jour dans sa plénitude. Ainsi, certains jeunes entendent non seulement crier cette contestation, mais en être un signe dans le cadre de leur vie: comment, se disent-ils, arriver à donner la vie, non par le geste emphatique, mais par la mort des préjugés, du carriérisme, de la soif désespérée du profit, du succès aux dépens des autres... Bref, comment mourir pour *renaître* à une attitude nouvelle, à des rapports nouveaux? N'est-ce pas cela, la réconciliation?... C'est pourquoi l'on parle de rompre avec les oppressions, avec les chaînes que nous nous imposons nous-mêmes et aux autres. A cet égard, il est intéressant de constater les différences entre ces chaînes d'un continent à l'autre; à la question: comment illustrer le mot « libération », une jeune Africaine répond: « par la porte d'une prison qui s'ouvre »; un autre: « par un homme enchaîné dont les chaînes tombent »; de jeunes Suissesses, de 15 à 18 ans: « par quelqu'un qui ne soit pas pressé par la montre »; ou encore: « par un groupe, car seule la communauté libère ». Les chrétiens savent, certes, que cette libération est en cours, et qu'elle ne sera acquise qu'à la fin des temps. Mais ils sont néanmoins persuadés qu'il faut l'anticiper. Pour de nombreux jeunes, être chrétien, aujourd'hui, signifie exprimer une foi qui dénonce toutes les fausses plénitudes, qui renverse toutes les fausses valeurs. Très souvent, d'ailleurs, cette attitude rejoint la recherche de jeunes non croyants: c'est ainsi que ces derniers parlent d'une foi « subversive », dans le sens précité, qui dénonce, par exemple, que l'argent et tout ce qu'il représente soit une valeur absolue; une foi qui exige donc d'autres témoignages, dont celui de la pauvreté. Ainsi, en Amérique latine, on désire posséder pour partager. De jeunes couples suisses assimilaient cela au refus d'une course à la consommation et à la contrainte de la publicité. Mais, se demandaient-ils en même temps, comment faire pour que nos enfants ne se sentent

pas frustrés ? C'est ici que réside le problème : s'agira-t-il donc d'une action isolée, désespérée, ou d'un effort commun en vue de créer quelque chose de nouveau ? Un jeune ouvrier me faisait part de sa décision de diminuer ses heures de travail : « le reste de la journée, je vis ! » Le moment arrivera-t-il donc où le temps ne sera plus de l'argent ?...

Cette foi nouvelle dénonce également la suprématie du pouvoir. Dès lors, comment être symbole d'une autorité et d'une obéissance autres, et ce tant au sein de l'Eglise que dans la société ? Comment refuser l'alliance de l'Eglise avec le pouvoir ? Comment symboliser l'esprit de service et de communion ?

Beaucoup de jeunes entendent aussi vivre une foi qui dénonce la toute-puissance de la technique, la prétention de celle-ci de réaliser toute la nouveauté « scatologique » — on me pardonnera le terme — de l'avenir : tout est possible et manipulable, et c'est ce qui engendre, pour rejoindre M. Dominicé, « la peur de l'apprenti sorcier »...

Les jeunes veulent vivre une foi qui dénonce les prétentions de la réalité d'épuiser sa propre connaissance, tout comme s'il n'existait pas, au-delà d'elle, une zone de mystère. Peut-être les réactions de certains jeunes sont-elles parfois maladroitement, mais elles visent la recherche d'une spiritualité.

Enfin, cette foi nouvelle dénonce que l'homme soit aux services des structures et de l'ordre établi. Elle rejette la prétention de ces réalités de devenir des idoles.

Cette foi prophétique, qui annonce en même temps qu'elle dénonce, et non seulement en paroles, me paraît être, précisément, l'une des intuitions les plus fortes des jeunes chrétiens engagés. Il s'agit d'une dénonciation non seulement générale et vague, mais de chaque situation historique concrète ; car la certitude finale de la pleine libération explique pourquoi la foi ne peut jamais accepter *une* étape historique, *une* forme d'organisation sociale, *un* type de civilisation définitivement. Elle ne saurait donc admettre un statu quo, quel qu'il soit, et c'est précisément là ce que les jeunes ressentent. Ils sont animés par la fonction aiguillonnante de la foi, qui incite constamment à une purification, à un dépassement, à une transformation radicale, en somme. Dès lors, comment anticiper cette pleine libération dans une lutte pour la justice menée avec espérance ? Cette dernière est peut-être plus forte dans le tiers monde : le pauvre espère mieux, car il possède peu, et la possibilité de tout prévoir et de tout assurer lui échappe. Aussi des jeunes Occidentaux se demandent-ils : avons-nous perdu cette espérance prophétique ? Devrons-nous la réapprendre des pauvres, précisément, qui ressentent le besoin d'autrui. En effet, la nature même des sociétés riches, pour qui le futur signifie le maintien du présent (de l'ordre établi !), ne conditionne-t-elle pas trop ces jeunes ?

J'ai l'impression, par ailleurs, que l'espérance donne à nos peuples du tiers monde le sens de l'humour. Les sociétés riches sont souvent tendues, me semble-t-il : elles se prennent trop au sérieux. Le fait de nous regarder avec quelque humour nous permet de nous accepter tels que nous sommes, et d'accepter les autres, avec leurs limites propres... De plus en plus, les jeunes Occidentaux pensent qu'il faudra, de temps à autre, tendre la main pour se faire aider par le tiers monde, pour que ce sens de la gratuité et de la fête vienne libérer notre recherche désespérée de rendement et d'efficacité. En Occident, le congé ne s'appelle-t-il pas « jour non ouvrable », et non « jour de fête » ?... Les jeunes veulent que le sens de l'*accueil* — savoir « perdre son temps » pour autrui — vienne nous libérer de notre individualisme farouche. N'y a-t-il pas là un réel échange de valeurs réciproques à instaurer avec le tiers monde ?

Il y a cette foi qui dénonce, qui renverse; mais il y a aussi — et je rejoins en cela M. Dominicé — une sorte de radicalisation des valeurs. En effet, que signifie « aimer jusqu'au bout, jusqu'à l'ennemi »? Subir l'oppression avec résignation? Ou éliminer les conditions objectives qui permettent à cet ennemi — à cet homme! — d'opprimer, et lui donner la possibilité d'aimer librement, tout en la donnant à nous-mêmes? N'est-ce pas plutôt cela, l'amour vrai?... Dans l'esprit de cette radicalisation, les jeunes dénoncent l'hypocrisie de cette aide au tiers monde, qui donne d'une main et retire trois, cinq et dix fois plus de l'autre.

En même temps qu'ils les radicalisent, les jeunes universalisent des valeurs: la Déclaration des droits de l'homme est-elle vraiment universelle? Mais alors, qu'en est-il de la discrimination dont nous côtoyons partout les victimes? Ne soyons pas des menteurs! Comment réaliser une non-discrimination pour tous, et non seulement pour quelques privilégiés? Les jeunes dénoncent, précisément, une démocratie qui, en fait, n'est autre que la détention du pouvoir par quelques groupes. Leur cri, parfois naïf, ressemble à celui de l'enfant: par la violence, ils osent dire la vérité. Certains même ne se bornent pas à crier: ils veulent faire de leur vie un signe de contre-courant, une volonté de renverser l'échelle des valeurs et faire en sorte que le premier plan ne soit plus le profit et le succès à tout prix. Dès lors, ils se demandent avec angoisse s'ils tiendront bon. Souvent, et dans tous les milieux, on entend dire: cela passera comme l'acné, c'est une période de la vie qui le veut ainsi!... On pense alors au découragement que cela peut signifier pour les jeunes. Il faut alors se poser la question: y parviendront-ils, *seuls*, eux qui, précisément, ne veulent plus l'être? Heureusement, on ne peut plus dire aux jeunes: le monde vous appartient; allez le conquérir! C'est notre mission à tous, ou celle de personne!...

Dès lors, comment, malgré certaines maladresses, les adultes doivent-ils essayer de comprendre les jeunes, de partager leur recherche assoiffée de vérité, d'authenticité? Ce qui me rassure, ce sont les jeunes qui, en entreprenant une vie professionnelle ou de foyer, montrent bien qu'il est possible de tenir bon. L'attente des autres les encourage, en même temps qu'elle exige beaucoup d'eux. Au seuil de leur engagement familial ou professionnel, ils se demandent, en effet, s'il suffira d'aller nombreux à contre-courant, ou s'il faudra *changer* le courant, transformer et les hommes et les réalités qui les entourent: « je ne veux pas être un bon professeur d'un mauvais système éducatif », me confiait un jeune récemment. Comment modifier le système éducatif? Toute passivité, toute abstention devient une complicité avec une situation qui empêche l'homme d'être lui-même. Il faut, certes, de l'imagination, du courage et de l'espérance; les jeunes le reconnaissent; leur souffrance n'est pas celle d'une agonie, mais celle d'un enfantement. En parlant d'espérance, je ne fais pas preuve d'un optimisme béat synonyme de « tout va bien » ou de « tout s'arrangera ». Je parle de l'espérance et de son terrible réalisme, de l'espérance qui est dynamisme et effort quotidiennement renouvelé, contraire de la résignation: il ne s'agit pas de s'asseoir et d'attendre, mais de voir « comment transformer la peur en liberté »: non seulement la peur de la tyrannie, mais aussi celle de nous « désinstaller », d'être remis en question; comment surmonter cette peur pour nous libérer? C'est bien là l'objet des présentes Journées: « La contestation peut-elle conduire à une éthique nouvelle? »

De plus, la recherche constante de modes de vie nouveaux, par les jeunes et les adultes conjointement, n'exige-t-elle pas forcément toujours une contestation ?